



Catherine-Rose Barbieri

AM, STRAM, GRAM...
CE SERA TOI
QUI ME PLAIRAS !

● Roman
EYROLLES

Camille bosse dans une grosse boîte.
Elle n'a pas d'attachement particulier pour son boulot.
Ni pour ses collègues.
Ni pour grand monde, d'ailleurs, si ce n'est pour son amie Anna et son voisin de palier septuagénaire, Monsieur Lambert.
Dans son appartement, chaque soir, elle s'évade en dévorant films, séries et livres, du moins quand elle ne peste pas contre la piètre isolation phonique au sein de l'immeuble, et notamment contre son voisin du dessus, aux mœurs mystérieuses et certainement dissolues.
Et puis un jour, au travail, elle trouve un courrier inattendu dans sa boîte mail... Inattendu et anonyme.
Commence alors un jeu de piste improbable pour en démasquer l'auteur, qui va forcer Camille à ne plus seulement croiser les gens sans les voir, mais à prendre le temps de les regarder et parfois même de les apprécier. Entre situations burlesques et malentendus, la jeune femme apprendra à dépasser ses préjugés pour enfin décider de la suite de sa vie, réparer ses erreurs et peut-être même tomber amoureuse... ?



© Félicien Delorme

Catherine-Rose Barbieri enseigne l'anglais à l'université. Lorsqu'elle n'assomme pas ses étudiants avec les règles de la grammaire anglaise et qu'elle n'est pas plongée avec eux dans l'analyse de certaines œuvres de la littérature anglophone, elle invente des histoires où l'amour et l'humour tiennent toujours une bonne place. Elle aime écrire et voyager et, par bonheur, l'un est souvent à l'origine de l'autre. Elle aime tout autant lire et manger et, par chance, l'un n'empêche pas l'autre.

www.editions-eyrolles.com
Éditions Eyrolles | Diffusion Geodif

En couverture : © Clash_Gene/Shutterstock
Studio Eyrolles © Éditions Eyrolles

Code éditeur : 057039
ISBN : 978-2-212-57039-7

Am, Stram, Gram...
ce sera toi qui me plairas!

Éditions Eyrolles
61, boulevard Saint-Germain
75240 Paris Cedex 05
www.editions-eyrolles.com

Éditrice externe : Nolwenn Tréhondart

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Éditions Eyrolles, 2019
ISBN : 978-2-212-57039-7

CATHERINE-ROSE BARBIERI

**Am, Stram, Gram...
ce sera toi qui me plairas !**

● Roman
EYROLLES

À mes deux grands-mères, Catherine et Rosa.

À ma mère, Patricia.

*«It is particularly incumbent on those who never change
their opinion, to be secure of judging properly at first.»*

JANE AUSTEN, *PRIDE AND PREJUDICE*, 1813

1

Le message, long de quelques lignes noires sur fond blanc, palpite devant elle sur l'écran de son ordinateur. Expéditeur inconnu, précédé de la mention : « ne pas répondre ».

Camille fixe la fenêtre de messagerie tandis que son sang quitte ses phalanges. La fenêtre recouvre en grande partie la page de saisie sur laquelle elle était en train de travailler, ou plutôt de faire *semblant* de travailler.

Passé le premier choc, son réflexe est de rabattre de quelques degrés l'écran de son ordinateur et de jeter des regards méfiants à gauche et à droite. Si c'est une blague de Patrick à la compta, il ne la surprendra pas à rougir.

Elle ne voit rien d'anormal, pourtant, par-delà les demi-cloisons de son bureau paysager. Ses collègues ont presque tous les yeux rivés sur leur écran. À part Odette, qui farfouille dans son tiroir (la version pré-Internet du « si, si, je travaille, là... ») et Julie, qui a rejeté les épaules et la tête en arrière, ramené ses deux bras sur le front, et fermé les yeux pour sa pause yoga bi-quotidienne, qui aurait, d'après elle, des bénéfices incomparables sur sa productivité.

On entend le tapotis des touches d'ordinateur qu'on enfonce à tout va, les soupirs las qui annoncent la pause-café imminente et le froissement des pages de données qu'on a cessé de manipuler avec soin il y a belle lurette, genre à la fin de sa

semaine d'essai. En tendant l'oreille, on discernerait presque le bruit mouillé qu'émet systématiquement Jean-Claude quand il lèche son index avant de tourner les pages de son listing de prix. Ce bruit est aussi difficile à entendre pour Camille que le geste est insoutenable à contempler. Un regard vers lui confirme que c'est précisément ce qu'il est en train de faire. Argh! Et alleeeez... Et que je te sors la langue, et que je te passe le doigt dessus, et que je te le fourre sur la feuille avant de la tourner. Berkberkberkberk.

Chassant cette vision d'horreur, Camille se ressaisit.

Fermer le message.

Vite.

Avant qu'un abruti ne passe derrière elle et ne se fasse un plaisir de commenter à voix haute la teneur de son courrier.

C'est forcément une blague. De Patrick ou d'un autre lourdingue comme lui... Michel, peut-être? Il n'arrête pas de lui dire, avec un œil goguenard, que c'est fini la mode des jupes gitanes, qu'on est revenu à la minijupe des années 1960, voire au minishort, au cas où elle ne soit pas au courant.

Franchement, les leçons de mode d'un pervers de cinquante-huit ans, nostalgique de l'époque où il avait encore des cheveux, ça fait froid dans le dos.

— C'est quoi ce message, Camille?

Oh non.

La voix de Rita est déjà amusée.

Camille ferme la fenêtre aussi calmement que possible, puis se tourne vers Rita, l'air de rien.

— Pardon?

Surtout, prendre un air détaché. Sourire.

— C'est ton amoureux? demande sa collègue sur le ton de la blague.

Pas le temps de répondre, le regard de Rita vient déjà de changer d'expression. Elle a eu un déclic :

— T'as un chériiii ?

La surprise qui émerge dans l'intonation montante de cette question fait à Camille l'effet d'une langue de belle-mère qu'on lui aurait déroulée à trois centimètres de l'oreille, avant de lui crier «BONNE ANNÉE, CAMILLE!». Parce que, pour bien commencer une nouvelle année, il faut toujours perdre quelques décibels d'audition. C'est la règle.

En plus de révéler son excitation toute malsaine à l'idée de s'être peut-être dégoté un ragot croustillant, l'intonation de Rita dit aussi la chose suivante : *Sans rire, Camille ? Toi ? Avec un mec ? Ben, c'est la meilleure !*

Au bureau, ils ont tous l'air de croire qu'elle est lesbienne. Ou abstinent. Camille ne sait pas ce qu'elle a fait pour leur donner cette impression. Elle ne parle jamais de sa vie privée. Est-ce pour cela que ses collègues se sentent obligés de lui en inventer une ? Une loi officieuse de la vie en entreprise dit peut-être que si l'on vient seule aux quelques événements sociaux organisés par le CE, ou bien accompagnée d'une amie, cela signifie forcément que l'on est célibataire endurcie ou pas encore prête à sortir du placard ? Mais peut-être ses collègues ont-ils catalogué Camille depuis qu'elle a fait comprendre à Michel que, s'il lui pinçait encore une fois les fesses, elle ferait bon usage de son agrafeuse ?

— C'était un spam, répond-elle à Rita.

— Ah bon ? On aurait dit un billet doux, pourtant. Attends, ça disait quoi, déjà ? Ah oui ! *Ah ouiii !*

Rita trépigne d'excitation.

— « Camille... Je pense à toi tout le temps. » Euh... Mince, j'sais plus la suite!

— « Envoie ce message à dix personnes auxquelles tu tiens et il t'arrivera quelque chose de beau avant la fin de la semaine. »
Un spam, quoi.

Rita lance à Camille un regard en biais pas convaincu du tout, mais elle a rangé sa langue de belle-mère, on dirait.

— Au fait, tu ne portes pas de talons hauts aujourd'hui, Rita ?

Elle l'aurait entendue arriver sinon. Mais Rita la joue ballerines à semelles-crêpe le seul jour où Camille aurait eu besoin que ses Louboutin émettent leurs signaux habituels de balise Argos.

— Mon podologue m'a dit d'alterner un peu. Il prétend que c'est mauvais, les talons hauts tous les jours. Du coup, j'en mets pas le mardi, maintenant.

Noté.

Se méfier de Rita le mardi : ce jour-là, sous prétexte de soigner son dos, elle est en mode furtif et se sert de ses yeux comme d'un périscope de sous-marin.

2

Camille s'est rendue dans l'un des seuls endroits où elle peut relire son mail mystérieux sans être dérangée : les toilettes pour femmes du troisième étage.

Le troisième, c'est l'étage de la direction. Les toilettes y présentent deux avantages : d'une, ses collègues du deuxième n'envisageraient *jamais* d'y monter pour la pause pipi. À quoi bon, puisque les toilettes de leur étage se trouvent juste en face de la machine à café, et que monter au troisième reviendrait à prendre le risque inutile de tomber sur monsieur Batignon, le P.-D.G. ?

Une erreur de stagiaire.

Le deuxième avantage, c'est que les toilettes pour femmes à cet étage sont nickel. Pas une éclaboussure d'eau sur le miroir, des distributeurs de savon toujours pleins, une odeur de détergent dans l'air. C'est pas qu'au deuxième les femmes soient des souillons. C'est plutôt que personne n'entre jamais dans les W.-C. pour femmes du troisième, vu qu'*aucune femme* ne bosse à l'étage de la direction. Non, non, il n'y a *que* des hommes à la tête de cette boîte moderne et paritaire dans laquelle elle est si chanceuse de bosser. Mais ce n'est peut-être pas non plus maintenant, retranchée aux toilettes pour lire son courrier perso, qu'elle est en meilleure posture pour parler de ces questions d'égalité homme-femme...

Salut Camille,

Je me suis dit qu'un e-mail ne risquait pas de se prendre un coup de pied dans les tibias, ni une douche froide ou un vent, alors c'est lui

que j'envoie te passer le message, dans un premier temps. (Je ne suis pas lâche : j'ai juste un attachement disproportionné pour mes tibias.)

Camille, c'est simple, je pense à toi tout le temps.

Tout. Le. Temps.

Ça en devient compliqué de travailler, de répondre aux questions des gens, ou de boutonner ma chemise sans me planter.

La chemise, passe encore, mais, par égard pour mon patron (que tu connais bien) et pour mon efficacité qui s'en ressent, est-ce que tu me laisserais :

a) t'offrir un verre ?

b) t'offrir un verre et un resto ? (mieux !)

c) t'offrir un verre et un resto, ET te montrer que, à part cet instinct pathologique de protéger mes tibias, probablement hérité de vieux souvenirs de cour de récré, j'ai assez peu d'obsessions bizarres. Enfin, une ou deux, quand même, mais pas du genre qui foute les jetons, promis.

Tu peux me laisser ta réponse sur papier libre, ticket de métro, carte postale ou note d'épicerie, auprès de la boulangerie de la Miche dorée qui se trouve cours Gambetta, dans le 3^e arrondissement.

Je te conseille les tresses amandines au chocolat, si tu as un petit creux... Réponds-moi, stp.

Camille reste perplexe.

Qui a bien pu lui écrire ça ?

Spontanément, elle a tenté de répondre quelque chose du genre : « Mais t'es qui, toi ? » Sauf que le mail lui a été retourné avec pour seul message : « Votre réponse n'a pas pu être acheminée. »

La boulangerie de la Miche dorée ne se trouve pas très loin de chez elle. Imaginer que cet expéditeur inconnu sait peut-être où elle habite ne la rassure pas du tout.

La seule allusion qui ressemblerait vaguement à une piste, c'est celle du « patron ». De là à penser qu'ils sont collègues, il n'y a qu'un pas. D'autant que, en dehors de sa famille, seuls ses collègues de boulot connaissent son adresse mail professionnelle. S'il bosse dans la même boîte, il a très bien pu se procurer

son adresse postale auprès de la DRH (ou la suivre!), et de là, repérer un commerce devant lequel elle passe régulièrement.

Certes, ce serait s'être donné beaucoup de mal pour pas grand-chose. Et Camille sent qu'elle s'emballa un peu.

C'est quand même un peu flippant sur les bords. Le gars a beau prétendre ne pas avoir d'obsessions qui « foutent les jetons », rien n'est moins sûr, à ce stade.

Et puis son plan est foireux, de toute façon : si tant est qu'elle soit tentée de lui répondre, ne serait-ce que pour lui faire remarquer que son questionnaire est franchement mal fichu puisqu'il n'inclut pas la réponse *d) merci, mais non merci*, comment imagine-t-il qu'elle procède? Faut-il qu'elle entre dans la boulangerie et se mette à parler en code avec la boulangère, genre « les hirondelles commencent à revenir » ou « Félix n'est pas un chat comme les autres », comme du temps de la guerre quand les résistants se faisaient passer des messages par baguette interposée?

Elle ne voit pas du tout comment ça pourrait marcher, ni pourquoi elle se donnerait cette peine. Elle voit bien mieux le risque non négligeable de se taper une honte phénoménale. Elle imagine déjà, pour payer sa brioche au chocolat, faire glisser sur le comptoir un billet de cinq euros qu'elle aurait pris soin de placer dans un bout de papier plié en deux. Non, mais sérieusement : la boulangère a toutes les chances de se payer sa tête!

Il l'a prise pour Amélie Poulain, ou quoi?

Mais qui ça peut bien être? Elle ne connaît personne qui s'exprime comme ça chez Lawrence & Higgins.

« Je pense à toi tout le temps. »

Si c'est vrai, c'est un sacré aveu. Il n'a pas peur d'y aller franco, ce mec! Enfin, tout de même un peu, puisqu'il ne le lui a pas dit en face, non plus. Mais il aurait pu commencer par « j'aimerais bien te connaître un peu mieux » ou « je trouve que tu rédiges de très bons comptes rendus de réunion ». Ouais, ça n'aurait

pas cassé trois pattes à un canard, c'est sûr. Mais ça aurait été plus *plausible*, au moins. Elle passe beaucoup de temps sur ses comptes rendus... Mais, à ce compte-là, pour la complimenter sur son professionnalisme, elle aurait préféré une augmentation.

Finalement, pourquoi choisir ce moyen-là pour l'inviter à sortir ? Elle sait qu'elle ne se montre pas toujours ultra avenante sur son lieu de travail, mais c'est en grande partie parce qu'elle ne se sent pas beaucoup d'atomes crochus avec ses collègues. C'est vrai aussi qu'elle a parfois tendance à voir le monde comme un véritable panier de crabes. Pourtant, à ce jour, il n'y a que Michel qu'elle ait formellement menacé d'attaquer à l'agrafeuse. Et c'est pas non plus comme si ses collègues avaient peur de lui adresser la parole.

Si ?

Enfin, tout ceci n'est peut-être qu'une blague, et le message qu'elle prend la peine de décortiquer, un mensonge habile censé flatter son insécurité chronique pour mieux la tourner en ridicule.

C'est sûrement ça, d'ailleurs.

Les salauds...

Camille soupire et dépose son téléphone sur le revêtement lisse et moderne dans lequel le lavabo en inox est encastré – une sorte de résine imitant le marbre, ou un truc comme ça. Quand elle lève les yeux, elle voit son reflet sous la lumière dorée des halogènes. Ce sont les seuls W.-C. collectifs où la lumière ne lui fait pas un teint blafard super immonde qui lui donne envie de suivre des tutoriels de maquillage en ligne comme si sa vie en dépendait.

Elle quitte ses lunettes de vue – qu'elle ne porte qu'au travail – et se passe la main dans les cheveux, tentant de se regarder avec objectivité pour comprendre ce qui, dans son physique, pourrait avoir justifié qu'un inconnu en pince pour elle (même si elle se sent ridicule de donner du crédit à cette éventualité).

Seraient-ce ses yeux marron foncé ? (Banals.)

L'arc bien dessiné de ses sourcils ? (Il n'y a qu'une fille pour remarquer ce genre de détail, et encore : seule son esthéticienne lui a jamais fait ce compliment.)

Peut-être ses cheveux ? Ils sont longs, brun cuivré, plutôt épais. (Mais un mec normal ne connaît que trois couleurs de cheveux : blonds, bruns, roux. Et, à part dans le cas d'un fétichiste, se tape pas mal de la couleur de cheveux d'une nana qui lui plaît, à partir du moment où cette dernière se lave régulièrement la tignasse.)

En plus, elle a quelques kilos en trop et son mètre soixante n'aide en rien à les diluer discrètement. Les grandes ont l'avantage que leurs kilos superflus se répartissent sur une plus large surface. On hésite peut-être aussi à les qualifier de bouboules parce qu'on a peur de se prendre une beigne si elles nous entendent commenter leur embonpoint ?

Camille n'a pas cette chance.

Ça lui arrive des fois de ne pas se trouver trop mal. Dans le genre classique, certes – elle est un peu trop pulpeuse pour paraître crédible dans un look *sportswear*... – mais pas trop mal. Elle peut au moins s'enorgueillir de son joli buste et de sa bouche sensuelle. De là à réveiller les passions enfouies d'un collègue et à le faire recourir à des techniques de drague datant de l'école élémentaire, du type petits mots doux glissés dans la trousse, elle en doute...

Il n'y a que moi pour me livrer à une auto-analyse existentielle dans les toilettes du troisième à cause d'un e-mail anonyme, pense-t-elle.

Monsieur Batignon serait ravi de savoir comme elle occupe bien son temps de travail. Ce serait marrant qu'il déboule au moment où elle sort, tiens ! Elle pourrait en profiter pour lui faire la leçon sur la hiérarchie phallocrate de son entreprise, histoire de mettre un peu d'ambiance !

Camille sourit, remet ses lunettes et tend la main vers son téléphone, bien décidée à faire un meilleur usage du reste de sa journée.

En ouvrant la porte des toilettes, elle est déjà en train de penser à la saisie qu'elle doit terminer.

— Bonjour, entend-elle, alors qu'elle avance, le nez sur ses bottines en cuir noir.

Elle lève les yeux et croise le regard d'un homme en costume bleu nuit, cravate assortie, et chemise blanche immaculée, venant dans l'autre sens.

— Bonjour, monsieur Batignon, répond-elle automatiquement.

Il lui sourit et tous deux continuent leur chemin.

Lorsque Camille appuie sur le bouton de l'ascenseur au bout du couloir, son cœur bat à cent à l'heure. *C'est passé ras-les-fesses.* Un peu plus et elle aurait pu se retrouver en situation de devoir rendre des comptes sur ses allées et venues auprès du big boss.

C'est pour ça que sa main tremble encore quand elle la tend pour sélectionner son étage.

C'est pour ça.

C'est pas parce que Batignon s'est planté de bouton en fermant sa veste de blazer.

3

C amille appuie machinalement sur le bouton du rez-de-chaussée un peu avant 18 h 15. Elle songe malgré elle à sa rencontre furtive avec Batignon au troisième : imaginer qu'il puisse être celui qui se cache derrière son mail anonyme est tellement saugrenu qu'elle se surprend à rire toute seule dans l'ascenseur. Cette histoire a au moins le mérite de la distraire.

Et puis, elle a remarqué deux trucs qu'elle n'avait jamais repérés avant sur la personne du big boss. D'une : il n'est pas infallible. Maintenant, s'il tente de l'impressionner en réunion, elle pourra toujours l'imaginer avec sa veste mal boutonnée et se détendre deux secondes. De deux : avec son blazer de travers et un sourire presque sincère, même un P.-D.G. d'entreprise ultra exigeant peut paraître abordable, voire sympathique.

C'est quand même dingue que cet e-mail lui trotte à ce point dans la tête ! Elle avait réussi à l'oublier pour se remettre au travail, mais, de nouveau, elle y pense non-stop. Au boulot, parmi ses collègues masculins, il y a, d'un côté, ceux qui la dégoûtent, comme Jean-Claude ou Michel. Et, de l'autre, eh bien... c'est le désert de Gobi, ou plutôt, *Le Retour des morts-vivants* : chacun vaque à ses occupations, le regard vide, le pas fatigué, l'esprit absent. Pas une seule personne dans cette boîte ne l'intéresse, ne serait-ce qu'un minimum. Hommes ou femmes, c'est tout juste si elle les connaît, en fait. C'est

peut-être ça le hic. Mais faut-il vraiment y remédier ? C'est le type de problème dont elle s'accommode très bien.

Camille sort de l'ascenseur et traverse le hall en ligne droite vers la sortie. À l'accueil se tient Martine, la « gardienne du Temple ». Elle s'occupe du standard depuis vingt ans au moins, et maîtrise à la perfection la technique du « sourire dans la voix ». Elle peut être au téléphone et se limer les ongles en même temps, sans que la personne au bout du fil s'en doute un seul instant : « bien sûr, monsieur TrucMuche », « certainement, madame Machin », « je m'y emploie tout de suite, monsieur Bidule ». Quelles que soient les circonstances, elle ne se départit jamais de sa voix mielleuse. Ni de son fard à paupières bleu.

— Bien sûr, monsieur Ladislas, je vous mets en relation avec le service achats immédiatement. Au revoir, monsieur Ladislas, roucoule-t-elle précisément dans le combiné quand Camille arrive à sa hauteur.

Martine profite d'avoir du public pour faire mine de lever les yeux au ciel, pensant sans doute que Camille trouve cette mascarade hypocrite hyper drôle.

Ce n'est pas le cas. Camille a toujours trouvé que, avec son visage aux traits épais et son maquillage outrancier, Martine avait un peu une tête de gargouille, impression que ses grimaces n'arrangent guère.

Sitôt passées les doubles portes automatiques, Camille réussit, comme chaque soir, à oublier son lieu de travail et à faire comme si tous ces gens n'existaient pas. Elle décide de marcher jusque chez elle plutôt que de prendre le bus ou le tram. Il ne fait pas si mauvais que ça, pour la fin octobre, et rentrer à pied a le don de faire disparaître les tensions de la journée bien plus efficacement qu'un trajet en bus à cette heure de grande affluence.

Camille a tôt fait d'arriver près du pont Lafayette en descendant le quai Jean-Moulin vers le sud. Une fois le pont traversé,

elle n'a pratiquement plus qu'à longer les berges du Rhône. Il fera nuit avant qu'elle arrive à son appartement, sur le cours Gambetta. Elle aime ce moment de la journée où les intérieurs des gens se rallument, suggérant, par les fenêtres éclairées, des instants agréables en famille, ou bien tout ce que Camille arrive à s'imaginer sur leur vie en observant les immeubles qu'elle longe, percés de lumière de façon aléatoire comme de très gros calendriers de l'Avent entamés avant l'heure.

Malgré elle, Camille ralentit légèrement le pas lorsqu'elle arrive au niveau de la boulangerie de la Miche dorée.

En plus, elle aurait du pain à acheter. Il suffirait qu'elle traverse la rue...

Si ça se trouve, le mec est à l'intérieur et se marre bien de la voir hésiter. Elle détourne aussitôt la tête et continue son chemin. Elle finira le pain de mie qui reste.

Ou alors... ?

Sur un coup de tête, Camille tourne dans la première ruelle à sa gauche. Aussitôt « à couvert », elle s'immobilise, adossée au mur de l'immeuble. *C'est ridicule*, songe-t-elle. Elle s'est crue dans *Starsky et Hutch* ?

N'empêche, c'est plus fort qu'elle : elle passe la tête dans l'angle et jette un regard vers la boulangerie, espérant repérer un indice – n'importe quoi – qui lui mette la puce à l'oreille. Comme quelqu'un, par exemple, qui sortirait avec un volumineux sachet de tresses amandines au chocolat, de taille à nourrir un régiment.

Elle reste quelques instants ainsi avant de réaliser qu'elle a l'air cruche. Il n'y a d'ailleurs rien d'autre à observer que des clients pressés, traînant tantôt un attaché-case, tantôt un bambin fatigué au bout du bras.

Elle se remet à marcher sans accorder un dernier regard à la boulangerie de la Miche Dorée. Avant d'arriver devant son

immeuble, néanmoins, elle n'y tient plus et attrape son téléphone portable dans son sac. Tout en avançant, elle tape :

CAMILLE: Hello, Anna! Tu vas te marrer. J'ai reçu un e-mail anonyme de quelqu'un qui prétend en pincer pour moi.

Camille regarde l'écran de son téléphone un long moment, comme si elle s'attendait à recevoir une réponse immédiate. Mais les gens ne sont pas toujours scotchés à leurs outils de communication, et la réponse d'Anna n'arrivant pas, elle range son téléphone, un peu déçue malgré elle, se sentant stupide d'attendre de son amie qu'elle soit à sa disposition H24. Anna est peut-être encore au lycée; des fois, elle y reste jusqu'à 20 heures, et même au-delà.

Une fois chez elle, Camille se met en cuisine. Pendant vingt minutes, elle coupe, verse, émince et remue. Ce rituel la détend. Et pendant que sa quiche lorraine dore au four, elle cuit un mélange de pommes et de poires en vue de confectionner une compote. Elle se réjouit à l'idée de regarder, un peu plus tard, quelques nouveaux épisodes de sa série du moment.

Le soir, elle n'a pas besoin de composer avec ce monde hostile et globalement décevant dans lequel elle vit. Le seul danger qui la guette serait de s'endormir tison à la main sur le canapé du salon. Le soir, les problèmes qu'elle rencontre sont exclusivement fictionnels, et c'est un cow-boy mal rasé, fraîchement débarqué dans une ville boueuse de l'ouest des États-Unis, qui devra les résoudre à sa place.

Son téléphone émet un bip-bip, puis un deuxième dans la foulée.

ANNA: Excuse. Réunion parents-profs. Affreux ce qu'ils aiment parler d'eux-mêmes plus que de leurs mioches.

ANNA: Sérieux? Un courrier anonyme? Les mecs n'ont vraiment plus de couilles! ☹

CAMILLE: Lol. Il avait peur que je lui foute un coup de pied dans les tibias.

ANNA: 😏 C'est qui ce type? Il a l'air de bien te connaître. Rapport aux coups dans les tibias. 😊

CAMILLE: Jamais de la vie! Mon arme de prédilection, c'est le dédain et l'insulte.

ANNA: Pas forcément mieux pour mettre un gars à son aise, si? Il veut quoi, au juste? Une relation épistolaire?

CAMILLE: Oh, la prof!! 😊 Non, qu'on aille boire un verre ensemble, et plus si affinités.

ANNA: Ah ouais... 😊

CAMILLE: Je vois surtout une grosse blague à mes dépens...

ANNA: Arrête! Si ça se trouve, c'est l'homme de ta vie et vous aurez plein de beaux enfants ensemble. 😊

CAMILLE: Peut-être. Pour ça, faudrait qu'il ait des c%#@!\$£, non? 😏

ANNA: Pas faux. Va falloir qu'il les retrouve. 😊 Un gars du boulot?

CAMILLE: 🤔 Possible... Y a pas grand monde qui a mon adresse mail pro.

ANNA: C'est pas tous des vieux machins dégoûtants, à ton boulot?

CAMILLE: C'est pas l'annexe de l'agence Élite, c'est sûr...

ANNA: Avec ton bol, ça va être un psychopathe.

CAMILLE: 🤔🤔🤔🤔🤔🤔

ANNA: Ou un collègue moche.

CAMILLE: Si c'est quelqu'un du boulot, je démissionne! Et ça voudra dire que c'est une grosse blague pourrie, rien d'autre... 😞

ANNA: Réunion de crise demain soir chez toi? J'amène la vodka?

CAMILLE: Les profs, tous des ivrognes.

ANNA: Ça donne soif de répéter toujours la même chose.

CAMILLE: À demain, Anita!

ANNA: En attendant, ferme ta porte à double tour et laisse ta bombe lacrymo à portée de main, OK?

CAMILLE: Vouï, vouï. 😊

Une fois son repas avalé, Camille dépose deux gros morceaux de quiche dans un Tupperware, et une portion de compote dans

un grand bol avec couvercle. Elle emporte le tout et traverse le palier pour sonner chez son voisin d'en face.

Elle sait que monsieur Lambert se déplace doucement, donc elle attend patiemment au lieu de sonner de nouveau comme tout le monde serait tenté de le faire. Un bref instant, elle repense au conseil d'Anna et se sent presque exposée, comme ça, toute seule dans le couloir.

Ce fichu e-mail est en train de la rendre chèvre !

Monsieur Lambert lui ouvre au bout de deux bonnes minutes et c'est un vieux monsieur courbé qui apparaît dans l'encadrement de la porte, ses cheveux blancs soigneusement peignés de part et d'autre d'une raie impeccablement droite.

— Je me doutais bien que c'était vous, ma petite Camille, lui dit-il de sa voix chevrotante qui prend le temps d'articuler chaque syllabe. J'étais devant la télé...

— Bonsoir, monsieur Lambert. J'ai de la quiche et de la compote pour votre repas de demain midi, si ça vous tente.

À 19 h 40 passées, il est évident que monsieur Lambert a déjà dîné.

— Comme vous êtes gentille. Vous savez bien que j'ai un faible pour votre quiche.

— Vous me direz si la compote est bonne. Il m'en reste plein.

— Moi, je les trouve toujours bonnes vos compotes. Et vos gâteaux aussi.

— C'est que vous n'êtes pas difficile, monsieur Lambert, lui répond-elle avec une moue dubitative.

On entend claquer une porte d'appartement quelque part dans les étages, et des bruits de pas précipités leur parviennent depuis la cage d'escalier. Quelqu'un descend à vive allure, qui s'arrête presque net en arrivant sur leur palier.

C'est l'un des types qui habitent dans l'appartement du dessus. Elle ne sait pas exactement combien ils sont à vivre là – il y a toujours tellement de va-et-vient chez eux. Et tellement de bruit aussi. Il y a notamment un problème d'isolation phonique entre sa chambre et ce qu'elle imagine être l'une des *leurs*. Vu les miaulements d'extase qui lui parviennent régulièrement, c'est forcément une chambre. Ou si ce n'en est pas une, non seulement ces types n'ont aucun problème avec la promiscuité, mais ils ne connaissent pas le concept, en fait.

— Bonsoir ! lance le gars, comme pris de court de les trouver ensemble.

— Bonsoir, monsieur, lui répond monsieur Lambert, avec une politesse rare.

Camille se contente d'un signe de tête. Elle se demande si le type sait qu'elle a été obligée de faire l'acquisition de boules Quiès à cause de lui ou de l'un de ses potes.

— On organise une petite soirée chez nous, ce soir. Vous êtes tous les deux cordialement invités, enchaîne-t-il, avec un sourire engageant.

Camille le considère avec une attention nouvelle.

Et si c'était lui, l'auteur mystérieux ?

Son cerveau fonctionne à toute allure.

Non... Impossible, conclut-elle finalement. Il n'a aucun moyen de connaître son adresse mail chez Lawrence & Higgins.

En plus, ils ne se connaissent pas. Il y a peu de chances qu'il sache même comment elle s'appelle.

Difficile, cependant, pour Camille de se réjouir de cet élan soudain d'hospitalité : cette invitation signifie simplement qu'il va y avoir du bruit ce soir, c'est-à-dire encore plus que d'habitude, et ce dans *toutes* les pièces de leur appart', pas que dans

la chambre. Les mecs du dessus, fourbes qu'ils sont, cherchent juste à s'éviter un coup de fil à la police pour tapage nocturne, en conviant tout l'immeuble.

Les hypocrites !

Camille s'aperçoit que, dans ce genre de situation comme lorsqu'ils se croisent devant le mur de boîtes aux lettres au rez-de-chaussée, la froideur est le seul mode sur lequel elle se sente capable de communiquer avec ce gars ou ses acolytes. Ce n'est pas qu'il soit foncièrement désagréable, et ce n'est certainement pas parce qu'elle perd ses moyens devant lui, même si, indubitablement, il fait partie de ces personnes dont tout le monde s'accorderait à dire qu'elles ont « du charme ».

Simplement, les lois de l'acoustique sont ainsi faites que, à trop entendre vibrer le plafond et le mur de sa chambre, toute voisine du dessous qui se respecte, si naturellement cordiale et avenante soit-elle (et Camille ne prétend pas répondre à cette description), ne peut envisager sortir autre chose que « bonjour-au revoir » audit voisin, sans avoir l'impression de partager avec lui une blague salace ou de lui faire des avances. C'est un peu radical, peut-être, comme attitude (d'autant que si ça se trouve, ce n'est pas lui le tombeur de ces dames), mais Camille n'y peut rien.

— C'est à 20 h 30 chez nous. Vous viendrez, hein ?

Camille temporise avec un « euh... » pas très motivé, qui ne trouve pas de conclusion. Monsieur Lambert sourit et lève une main lente en un geste signifiant quelque chose comme « Oula ! C'est plus de mon âge, mon pauvre garçon ! ».

Le voisin lance un nouveau regard appuyé à Camille, mais cette dernière fait « non » de la tête.

— Non ? lui demande le type.

— Non, lui répond-elle, abrupte. Je travaille demain.

Si le mec n'est pas trop con, il aura entendu le «MOI!» implicite et cinglant qui ponctue cette phrase.

Qu'il l'ait compris ou non, il reste un instant immobile à la regarder, puis, avec un signe de tête à l'attention de monsieur Lambert, il sourit une dernière fois et remonte par où il est venu.

Camille ne sait pas ce qui est le plus saugrenu dans cette invitation : qu'ils aient invité le papy boiteux du deuxième ou la jeune asociale sur le même palier ? Ils ont dû bien rigoler quand ils ont tiré à la courte paille lequel d'entre eux descendrait les inviter.

Elle ne peut pas répondre pour monsieur Lambert, mais il est clair qu'à 20 h 30 elle-même sera sur le point d'appuyer sur la touche Play de sa télécommande. Elle a dans l'idée que monsieur Lambert sera lui aussi indisponible, à deux doigts de «mettre la viande dans le sac», comme il s'amuse à le dire parfois.

— Vous devriez y aller, mon petit, lui suggère alors ce dernier d'une voix indulgente.

— Pardon ? Pourquoi vous dites ça ? répond-elle, cherchant à paraître amusée, mais se sentant malgré elle sur la défensive.

— Vous travaillez beaucoup, Camille, et vous préparez des petits plats délicieux à votre vieux voisin, mais... je ne vous vois pas beaucoup vous amuser. C'est pourtant de votre âge, non ?

— Ah, mais si, je m'amuse ! Je m'amuse beaucoup. Tiens, d'ailleurs, j'ai une copine qui vient me voir demain soir !

— La petite Anna, c'est ça ?

— Euh... Oui.

Qu'il ait immédiatement deviné que c'était Anna la laisse sans voix. Son vieux voisin semble la connaître mieux qu'elle-même et, sans trop savoir pourquoi, elle n'a pas l'impression que ce soit bon signe. Tout à coup, comme en un flash, elle met en parallèle son enthousiasme pour le visionnage de sa série préférée avec la

joie non dissimulée de monsieur Lambert quand vient l'heure de regarder *Des chiffres et des lettres*.

Et puis, ça fait tilt!

Et si c'était lui, *monsieur Lambert*, son expéditeur inconnu?

Et s'il lui avait envoyé ce courrier dans l'espoir de lui ouvrir les yeux sur le monde qui l'entoure? Sur sa solitude? Sur les hommes de son entourage?

Et s'il avait manigancé tout ça, en voisin bien attentionné qu'il est, dans l'espoir que son message provoque en elle une réaction? Dans l'espoir qu'elle ne finisse pas vieille fille?

Pour la deuxième fois au cours de la même journée, Camille se demande si on ne l'a pas transportée directement dans un film de Jean-Pierre Jeunet. Elle ne se sent pourtant pas l'âme d'une Amélie Poulain... Et elle s'aperçoit que, malgré la délicatesse dont témoignerait une telle attention, elle serait déçue que ce soit lui. Que ce soit tout du flan. Qu'il n'y ait pas de vrai mec en chair et en os derrière ce courrier.

Pour un peu, elle s'en voudrait presque, à cet instant précis, d'avoir installé sa Freebox à monsieur Lambert et de lui avoir montré les rudiments d'Internet.

4

Être arrivée en trombe chez ses voisins du dessus, remontée comme un coucou suisse, mal coiffée, non maquillée, et vêtue d'un pyjama dépareillé dont la pièce maîtresse se trouve être un pull en coton molletonné à l'effigie de Minnie Mouse n'était pas, rétrospectivement, une grande idée. C'est la conclusion inévitable à laquelle Camille arriverait le lendemain, à tête reposée (l'expression étant tout à fait trompeuse en l'occurrence, car sa tête serait alors tout sauf reposée).

En poussant l'analyse un peu plus loin, Camille comprendrait surtout que sa véritable erreur ne résidait pas vraiment dans sa tenue vestimentaire discutable : contre toute attente, c'est le stylo qu'elle s'était mis dans les cheveux un peu plus tôt dans la soirée, par flemme de se lever pour récupérer un élastique à la salle de bains, qui allait l'entraîner très loin de sa zone de confort.

Qui eût cru, à la voir débouler comme ça devant leur porte aux alentours de 23 h 12, le front strié d'une veine où palpait toute la rage de la voisine qu'elle était, flouée dans son désir de tranquillité par une horde de coqs en rut et par ce qu'elle se représentait comme étant leur basse-cour caquetante, qu'elle serait trahie par son stylo fétiche, davantage encore que par son pyjama préféré, vestige de son treizième anniversaire ?

Personne ne l'aurait cru. Camille n'y croit toujours pas. Et pourtant...

*

Le geste du voisin, à cet instant précis, est encore plus inattendu que ne pouvait l'être son ton de voix égal. Profitant sans doute du fait qu'elle ait momentanément rangé son bazooka verbal, il tend le bras vers elle et, d'un geste prompt, lui retire le stylo qui retient ses cheveux, ce qui a pour effet immédiat de les faire retomber de part et d'autre de son visage et de lui donner, paradoxalement, l'impression d'être toute nue. Comme si elle venait de perdre sa serviette de bain en sortant de la douche.

— Mais qu'est-ce que tu fais ?

— On voulait se faire une partie de Pictionary mais on n'arrivait pas à mettre la main sur un stylo qui marche !

Sur ce, le voisin fait volte-face sans lui dire « merde » ni l'inviter à entrer. Il ne lui claque pas la porte au nez, cependant. Est-ce à dire qu'il ramène ainsi son score à 9/10 sur l'échelle de la goujaterie la plus crasse, au lieu d'écoper d'un carton plein ? Camille est certaine qu'il peut encore grappiller quelques points pour obtenir les félicitations du jury. Le gars a l'air d'avoir de la ressource...

S'il s'était agi d'un pauvre crayon à papier ou du premier Bic qui traînait, elle aurait sans doute fait demi-tour et se serait contentée de prévenir la police qu'on se livrait à des pratiques douteuses au-dessus de chez elle (au choix : consommation de narcotiques, rites sataniques, sans parler du fait que les énergu-mènes en question ne sortent pas toujours leurs poubelles aux jours prévus à cet effet...).

Mais parce qu'il s'agit d'un stylo auquel elle tient, d'un cadeau qui lui est cher pour des raisons strictement personnelles, Camille avance malgré elle à l'intérieur de l'appartement et, consciente du ridicule des mots qu'elle prononce, les crie quand même à tue-tête :

— Hé ! Mais tu vas me rendre mon stylo, oui !

5

Partant à la recherche de son voisin, Camille se retrouve à longer un couloir obscur, parallèle à la porte d'entrée, avant de déboucher dans la pièce principale.

Elle est d'abord surprise de constater qu'il n'y a pas soixante-cinq clampins massés dans l'appartement, comme le bruit le lui avait laissé imaginer : tout au plus une douzaine de personnes, que le volume élevé de la musique force à discuter par petits groupes ici et là. Certains sont assis sur le large rebord d'une des grandes fenêtres ou bien sur le canapé, tout près d'elle. Sages et bien statiques, d'autres discutent de part et d'autre du comptoir qui sépare la cuisine du salon. Rien à voir avec l'image mentale qu'elle s'était faite de néo-cow-boys en santiags, prêts à se lancer de nouveau dans une bruyante séance de *line dancing* juste pour faire hurler les voisins.

Elle ne sait pas si elle est déçue ou rassurée. L'isolation phonique de leur vieil immeuble est un scandale architectural, c'est un fait. Toujours est-il que l'impression de relative intimité qui se dégage de ce groupe d'amis a pour effet de la faire ralentir.

Qu'est-elle venue faire, au juste ?

Ah oui ! Récupérer son stylo.

Elle a beau regarder partout, nulle trace de son scélérat de voisin. En revanche, plusieurs regards se sont tournés vers elle, et c'est seulement maintenant que sa tenue se rappelle à elle.

Un peu comme dans ce cauchemar récurrent où l'on arrive tout nu au boulot ou au lycée.

Sauf que, là, c'est pire.

Parce que ce n'est *pas* un rêve.

Et parce que ç'aurait été presque moins embarrassant d'arriver, sinon vraiment à poil, du moins en nuisette légère plutôt qu'en pyjama Disney. Si elle avait été en nuisette, elle aurait pu, dès le pas de la porte, se la jouer femme fatale qui ne dort qu'avec quelques gouttes de Chanel N°5 au creux de l'oreille et moins de 50 grammes de tissu sur la peau, façon Marilyn Monroe ou Dita Von Teese. Si tel avait été le cas, le voisin n'aurait JAMAIS osé lui arracher son stylo ! Il l'aurait trouvée intimidante et/ou décomplexée et/ou allumée et/ou chaudasse, peut-être même sexy avec un peu de chance, mais il ne se serait jamais permis de la contrarier : on ne contrarie pas une inconnue à demi nue sur le pas de sa porte. Il aurait couru baisser le son de sa foutue sono et Camille n'en serait pas là.

Ah, je manque vraiment d'audace, soupire-t-elle à part elle. Et de nuisettes en soie...

Elle jette un regard noir à ceux qui la dévisagent et continue de chercher son voisin des yeux. Voisin qui, de simplement pénible et bruyant, est devenu « l'homme à abattre » tout à coup.

Dans l'appartement règne une lumière orangée, produite par trois lampes allumées à différents endroits, dont deux sont simplement posées par terre. Ce n'est pas une déco zen et épurée au sens scandinavo-bobo-feng-shui du terme ; c'est plutôt un appartement dépourvu de tout confort superflu, dont l'éventuel aspect « zen », s'il fallait lui en trouver un, proviendrait de l'absence de meubles. La table basse n'est rien d'autre qu'un carton avec un plateau en formica posé dessus.

C'est un appart' d'étudiants attardés, estime Camille, en un coup d'œil acéré.

Et, de toute évidence, un appart' de mecs.

Il y a toutefois un tapis dans des tons chauds en travers du salon et une affiche au mur. Une seule affiche, et cette dernière en dit long, puisque c'est celle du film *Le Seigneur des anneaux*.

OK, Camille aime bien cette saga. Elle a même vu les films plusieurs fois, pour être honnête. Mais de là à acheter l'affiche et à en faire le seul élément déco de son salon ?

D'un coup, son pull Minnie Mouse la met moins mal à l'aise. S'ils ont choisi cette affiche pour toute décoration, rien n'empêche qu'ils se soient procuré des figurines de Frodon et de Gandalf à vingt-cinq euros pièce, et pour le coup, ça les rend plus pathétiques qu'elle. D'autant que, à ce prix-là, ils auraient pu s'acheter quatre tables basses chez Ikea.

Camille se ressaisit. Être ridicule à cause de sa tenue est une chose. Être ridicule parce qu'elle part dans une rêverie sans queue ni tête sur les avantages comparés de Disneyland et du Mordor devant quinze inconnus en est une autre.

Le stylo.

Haro sur le voisin !

— Vous n'avez pas vu où est passé le gars qui vient d'ouvrir la porte ? demande-t-elle au groupe de personnes le plus proche. Elle est obligée de se pencher vers eux et de parler fort pour se faire entendre.

— Qui ça ? Colm ? lui répond un des gars assis sur le canapé.

— Côme ?

— Non : Colm. Ça se dit un peu comme « comme », avec un « L » au milieu.

— Comme « comme » ?

— Ouais. Avec un « L » au milieu.

Le gars n'a même pas l'air de déconner.